

Valérie Masson-Delmotte : « J'ai ressenti un vertige en prenant la mesure de l'influence de l'homme sur le climat planétaire »



FRANCK FIFE / AFP

Propos recueillis par Solenn de Royer

ENTRETIEN « Je ne serais pas arrivée là si... » Chaque semaine, « Le Monde » interroge une personnalité sur un moment décisif de son existence. La paléoclimatologue revient sur son enfance proche de la nature et son expérience de femme scientifique.

En 2022, la scientifique spécialiste du climat a été classée parmi les cent personnalités les plus influentes par le magazine américain *Time*. En juillet, elle quittera ses fonctions de coprésidente du groupe 1 du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC), qu'elle occupe depuis 2015. Mais la paléoclimatologue, directrice de recherche au laboratoire des sciences du climat et de l'environnement au Commissariat à l'énergie atomique et aux énergies alternatives (CEA), ne compte pas s'arrêter là : à 51 ans, elle enchaîne les conférences pour alerter sur les dangers du réchauffement climatique.

Je ne serais pas arrivée là si...

... Si, enfant, je n'avais pas passé mes vacances à camper. Mes parents avaient une caravane et mon frère et moi, une tente. L'été, nous allions en Bretagne ou dans les Alpes. Au printemps, nous découvrons la Côte d'Azur. On nageait, marchait, pédalait. Ces vacances simples nous ont appris l'autonomie, tout en nous éveillant à la beauté de la nature. J'ai beaucoup rêvé en regardant les nuages. Je me demandais comment ils se formaient, pourquoi ils changeaient de couleur... Je trouvais ça mystérieux et beau.

Où avez-vous grandi ?

Je suis née à Nancy. Ma famille est originaire de Lorraine. Mes parents étaient professeurs d'anglais. Ils m'ont transmis le sens de la famille, l'attention aux autres, le goût pour le travail, ainsi que l'importance de l'engagement dans la société. Ils étaient tous les deux syndiqués.

Quels souvenirs gardez-vous de cette enfance lorraine ?

J'étais timide, garçon manqué. Je détestais les robes, que je découpais au ciseau. Je jouais avec mon frère aux Playmobil et je construisais des cabanes dans les arbres.

Mon échappatoire, c'était la lecture. Je lisais tout le temps, même en marchant. J'étais bonne élève. J'allais au collège en skate. Au lycée, j'ai découvert le judo et ses valeurs : le respect de soi et de l'adversaire, le fait d'utiliser la force de ce dernier contre lui, la sobriété. Ce sport a compté davantage que je ne pensais.

Pourquoi vous orientez-vous vers les sciences du climat ?

Au lycée, j'hésitais. Un ami de ma famille était archéologue. J'allais le voir, ça me fascinait. Mais mes parents n'étaient pas très favorables à cette idée. Ils disaient que ce n'était pas un métier facile à concilier avec une vie de famille. Et que pour une femme, ce serait mieux de faire une école de commerce. Les stéréotypes de genre ont la vie dure !

Un jour, je suis tombée sur un magazine de vulgarisation scientifique qui évoquait les variations passées du climat grâce aux carottages dans les glaces, ainsi que les premiers travaux de modélisation du climat, passé et futur. Ces avancées scientifiques m'ont enthousiasmée. J'ai décidé de faire un bac C [mathématiques et sciences physiques], puis une prépa scientifique. J'avais prévenu mes parents : je voulais pouvoir choisir de partir loin d'eux si cela se présentait. J'avais envie de m'envoler.

Enfin, vous intégrez Centrale, à Châtenay-Malabry (Hauts-de-Seine)...

Le hasard des concours ! Je me souviens du week-end d'intégration : beaucoup d'élèves avaient fini ivres morts, certains à poil ! Je n'aimais pas particulièrement la fête. Et j'avais du mal à trouver des cours qui m'intéressaient, exceptés ceux sur la mécanique des fluides ou la philosophie, que je suivais en plus, dans une université parisienne.

A Centrale, j'ai découvert d'autres milieux que le mien. Je n'avais pas les mêmes codes que certains, pas nécessairement les mêmes centres d'intérêt, ni le même style vestimentaire. La plupart avaient déjà voyagé dans le monde entier. Moi qui avais grandi en province, j'étais soudain confrontée à une assurance, parfois une arrogance, que je ne connaissais pas. Je me suis adaptée.

Vous perdez votre seul frère quand vous avez 19 ans...

Il est tombé malade d'une leucémie, en janvier. Il est mort en juin, la veille de ses 16 ans. Quand je rentrais à Nancy, je voyais son état se dégrader. A chaque nouveau traitement, nous étions portés par l'espoir. Tout en sentant qu'une tragédie arrivait, contre laquelle on ne pouvait rien. Il n'y a pas de mots pour évoquer cela.

Comment avez-vous surmonté cette épreuve ?

Il y avait beaucoup de souffrance, et c'est douloureux de voir ses parents être aussi malheureux sans pouvoir les aider. Ceux qui n'ont pas vécu ça ne peuvent pas comprendre.

A ce moment-là, je devais passer mon permis de conduire, puis partir en Allemagne en stage. Je l'ai fait, un pas devant l'autre. Mais je vivais comme suspendue, en dehors de la vie. J'étais là sans être là. J'étais étudiante, mais jamais insouciant. Je pensais : pourquoi lui et pas moi ?

L'encadrement de mon école a été compréhensif. J'ai poursuivi mes études, en choisissant de m'orienter vers ce qui m'intéressait, la recherche en sciences du climat, où j'ai été accueillie en stage puis en thèse, et j'ai rencontré mon futur mari. La naissance de nos filles, quand j'avais 27 et 30 ans, a marqué une nouvelle étape. La vie continuait.

Etes-vous croyante ?

Non. Je n'ai pas reçu d'éducation religieuse, même si mes grands-parents étaient catholiques et protestants. Une grand-tante que j'aimais beaucoup m'avait dit : « Ton frère n'est pas baptisé, il n'ira pas au Ciel... » J'avais répondu : « S'il y a un Dieu, je crois au contraire qu'il ira ! » Je suis athée, mais j'ai lu des textes, j'ai réfléchi. Je comprends le besoin de spiritualité et je porte un regard bienveillant sur les croyants de bonne volonté : je vois le bien qu'ils font autour d'eux. Mais je suis réservée sur le rôle des religions dans la société.

Qu'est-ce que la mort de votre frère a changé ?

Je n'ai plus le même regard sur les choses et les gens. Je comprends mieux les difficultés profondes que chacun peut traverser. Je dirais que cette épreuve m'a rendue plus humaine. Par ailleurs, la question du sens s'est posée avec plus d'acuité. Le sens de ce qu'on fait, de pourquoi on le fait. Après ça, il n'était plus question de faire des choix qui ne me correspondaient pas.

Vers quoi vous êtes-vous dirigée ?

La recherche. Les ingénieurs sont formés pour des fonctions de responsabilité, au sein d'entreprises. Pour ma part, je n'étais pas attirée par ce type de métier ni par l'argent. Mais j'avais une curiosité très forte pour la physique des fluides, et j'ai choisi de faire un DEA [équivalent du master 2 aujourd'hui] dans ce domaine, qui ouvrait vers les sciences du climat. J'ai fait mon stage de fin d'études sur la modélisation de climats passés, puis ma thèse de doctorat avec Sylvie Joussaume, qui m'a permis de concilier ma curiosité pour la physique des fluides et l'archéologie.

J'ai ensuite été embauchée au CEA pour travailler avec Jean Jouzel sur l'étude de carottes de glace de l'Antarctique et du Groenland.

Au début de ma thèse, j'ai ressenti un vertige en prenant la mesure de l'influence de l'homme sur le climat planétaire. J'avais repris les données d'observation de la température à la surface de la Terre, refait les calculs qui montraient déjà l'ampleur du réchauffement en cours. C'était vertigineux, je le ressens encore.

De quelle façon ?

Le changement climatique dû à l'influence humaine est une rupture par rapport aux variations climatiques passées. Nous sommes contraints d'intégrer la fragilité, le caractère éphémère des paysages que l'on aime.

Il y a des endroits que l'on voudrait protéger et transmettre, mais on sait qu'on ne pourra pas. Il faut en faire le deuil. Cela se marque, par exemple, par le recul visible des glaciers. Je pense aussi à un endroit magnifique, en Bretagne, le sillon de Talbert, un long cordon de sable et de galets qui pénètre dans la mer, façonné au cours de milliers d'années. Il est maintenant fragilisé par une brèche qui l'érode.

Tout scientifique qui a consacré sa vie à la recherche sur le climat est confronté à ce maelström d'émotions, liées à la perte irréversible d'écosystèmes, à l'incapacité à protéger les plus fragiles et au sentiment de culpabilité quand on a l'impression de ne pas faire assez. Il y a aussi la colère devant l'indifférence ou le déni, les discours en décalage avec l'action réelle, les occasions manquées de transformation.

Comment se prémunir contre l'écoanxiété et la solastalgie ?

Il faut nommer les émotions, ne pas les nier. Et apprendre à vivre dans un climat qui change, intégrer ce chagrin comme faisant partie de la vie. Le moteur de l'écoanxiété, c'est l'empathie, une force précieuse, parce que c'est ce qui nous relie et nous motive à agir. Le contraire de l'empathie, c'est le cynisme, et c'est ce que je n'arrive pas à gérer quand j'y suis confrontée, cela me met par terre.

En 2015, vous devenez coprésidente du groupe 1 du GIEC. Vous êtes la première femme française à accéder à cette responsabilité...

Il y avait déjà eu une femme coprésidente d'un groupe de travail du GIEC, l'Américaine Susan Solomon, mais seulement une au cours de cinq cycles d'évaluations, c'est peu ! Il y avait un plafond de verre très net. De mon côté, j'ai participé à la rédaction de rapports du GIEC comme autrice, en 2007, puis coordinatrice du chapitre portant sur les climats passés, en 2013. En 2015, on m'a sollicitée pour que je présente ma candidature comme coprésidente. Du fait de la charge de travail, je ne l'envisageais pas, et je n'étais pas certaine d'en avoir les compétences. Mais on ne peut pas répéter qu'il n'y a pas assez de femmes aux postes à responsabilités et refuser les propositions quand elles se présentent. Alors, j'ai dit oui et j'ai été élue par les représentants de tous les pays.

Etre une femme scientifique dans un univers très masculin a-t-il été dur à vivre ?

Je me souviens qu'en classe prépa, quand une fille était interrogée à l'oral, certains garçons murmuraient « cuisses, cuisses, cuisses », ce qui était affreusement sexiste. A l'époque, je laissais glisser. J'ai aussi observé beaucoup de bienveillance et d'encouragement d'enseignants, de collègues, notamment au CEA, attentifs à ce que davantage de femmes se dirigent vers des parcours scientifiques.

A l'époque, je ne me définissais pas comme féministe. Je pensais que la génération de ma mère, qui avait porté ce combat, avait réglé l'essentiel de la question, parce que les filles pouvaient tout faire. Puis, peu à peu, j'ai pris conscience du chemin restant à accomplir.

Dans les discussions collectives du GIEC, qui rassemble des scientifiques du monde entier, j'ai pu constater que la parole des femmes n'avait pas le même poids que celle des hommes. Par exemple, si une femme avec une voix aiguë et un accent étranger émet une excellente idée, le groupe ne s'y arrête pas. Mais si, quelques instants après, un homme plus âgé, avec un parfait accent anglo-saxon, évoque la même idée, elle est aussitôt reprise comme une évidence.

Je note aussi qu'on appelle systématiquement les hommes par leurs titres et les femmes par leur prénom. Ces dernières, même au plus haut niveau, sont nombreuses à ressentir un sentiment d'imposture.

Vous aussi ?

Oui. La première fois que je me suis exprimée en session plénière du GIEC, j'avais le sentiment de ne pas être légitime. J'avais même mis un costume noir pour me fondre dans le décor. J'écrivais toutes mes interventions pour ne pas faire la moindre erreur. Ce « syndrome de l'imposteur » revient régulièrement. Comme à la fin de l'été 2022, quand je suis intervenue devant le séminaire gouvernemental de rentrée. Ou parfois à la télévision, que je n'aime pas. Ce n'est pas très grave. L'adolescente timide est toujours là, c'est tout. Il faut savoir être bienveillant avec la jeune personne que l'on était avant.

En juin 2022, vous n'avez pas souhaité entrer au gouvernement, pourquoi ?

Quand l'Elysée m'a appelée, mon mari m'a dit : « Tu vas voir, ils vont te proposer d'être ministre. » J'ai rigolé, je n'y croyais pas du tout ! J'ai accepté un rendez-vous avec le secrétaire général de la présidence, Alexis Kohler, mais avant même qu'il évoque le sujet, je lui ai dit que je ne voulais pas d'une fonction au gouvernement. En revanche, j'ai indiqué que je pouvais être disponible pour des actions de partage de connaissances, des sessions de formation.

J'ai beaucoup de respect pour les gens qui acceptent de prendre des fonctions dans la vie démocratique, mais il faut savoir ce pour quoi on le fait. J'ai été conseillère municipale dans la petite commune où j'habite, dans l'Essonne, où j'ai beaucoup appris sur comment apporter des solutions aux problèmes concrets. Mais pour faire de la politique, il faut savoir faire des compromis et j'en suis incapable. Si j'étais amenée à porter des choses auxquelles je ne crois pas, j'aurais envie de me jeter par la fenêtre !

Que reste-t-il de la petite fille que vous étiez ?

Je continue de m'émerveiller en observant les nuages, les fleurs, en écoutant le chant d'un oiseau, mais aussi devant les progrès des connaissances, l'intelligence et la poésie.

Solenn de Royer